GROUPE FOCALES

ENS – ECOLE NORMALE SUPERIEURE LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

SEMINAIRE 2008-2009

Processus de réhabilitation urbaine et gentrification au Brésil: les cas de Recife et João Pessoa

Le 21 novembre 2008, 14h00-16h00

Jovanka Baracuhy C. Scocuglia
Professeure à l' Université Fédérale de Paraíba/Brésil
Programme de « Pós-graduação » en Sociologie (Master et Doctorat)
Post-doctorante et membre du Groupe de Recherche sur la Socialisation (GRS)

Pendant ma présentation d'aujourd'hui, je ferai d'abord des remarques sur l'application du concept de gentrification dans les cas des villes brésiliennes.

En second lieu, je présenterai un brève panorama des villes bresiliènnes dans leurs aspects historiques, d'occupation de territoires au long du temps, d'urbanisation et des transformations récentes des groupes sociaux pour montrer les différences entre elles et pour caractériser les types de villes où l'on peut parler de processus de réhabilitation et de gentrification les plus récents.

Ensuite, je présenterai les aspects centraux de deux cas de gentrification de consommation dans les villes du Nord-Est du Brésil, à savoir Recife et João Pessoa dont la genèse de l'intérêt pour le patrimoine comme sujet de consommation remonte aux anées 1990. Ces deux cas ont fait l'objet surtout de réaménagement des espaces publics et mise en valeur du patrimoine de la ville par des services d'urbanisme et de communication.

L'application du concept de gentrification dans les cas des villes brésiliennes

Au Brésil, ces processus sont assez critiqués par quelques spécialistes de l'urbanisme et de la planification urbaine du fait de leur caractère privatisé et/ou privatisable. En ce sens, la littérature brésilienne renvoie souvent au terme de la

langue anglaise *gentrification* utilisé pour la première fois par la sociologue britannique Ruth Glass, en 1964, pour analyser les transformations immobilières dans certains districts londoniens, bien qu'il s'agisse de processus assez différents. Néanmoins, c'est à travers l'essai *The new urban frontiers : gentrification and the revanchist City*, du géographe britannique Neil Smith (1996) et les travaux de Sharon Zukin (1995) sur les quartiers nord-américains que la gentrification a été prise comme référence pour expliquer les interventions urbanistiques dans des anciens quartiers de Recife, Fortaleza, João Pessoa, Belém, São Paulo etc.. Ce terme avait été utilisé aussi comme référence par les autorités publiques pour justifiquer leurs plans et/ou projets d'interventions et de réhabilitations urbaines.

Smith (1996) relie la gentrification aux hommes politiques, au grand capital et aux instigateurs culturels, les planificateurs urbains, maintenant planificateurs-entrepreneurs, pièce-clé de cette dynamique. Ce modèle, à sens unique, passe invariablement par la gentrification de secteurs urbains « dégradés » pour les rendre encore attrayants au grand capital à travers des aménagements et des équipements culturels.

Les travaux de la sociologue Sharon Zukin aussi sont centraux dans la littérature brésilienne sur la gentrification. Je souligne surtout le texte : « Paysages urbains post-modernes : pouvoir et culture » où elle décrit, à partir d'une distinction entre « paysage » et « vernaculaire », deux processus de relations entre culture et pouvoir observables dans le scénario urbain post-moderne. Elle essaye de montrer comment un processus de gentrification dans les vieux centres décadents d'« anciennes villes modernes » (New York, Chicago, Londres ou Paris), se caractérise par le remplacement des anciens habitants (et leur style vernaculaire) par de nouveaux personnages (et leurs activités culturellement valorisées). Elle identifie aussi dans des villes comme Los Angeles, Miami, Houston (« de nouvelles villes modernes »), une évaluation différente du processus de gentrification en ce sens qu'elle résulte d'une autre norme : la construction de vastes complexes de consommation à travers l'exploration de la fantaisie et du rêve, style Disneyworld.

Pendant le séminaire « Espace et pouvoir dans les grandes métropoles », qui a eu lieu au Brésil en 1996, Sharon Zukin a repris ces catégories, en faisant allusion à des paysages de São Paulo à l'exemple du quartier de Vila Madalena et la Place de la Sé. Pour l'auteure, la ville avait été de plus en plus transformée en marchandise, soit

dans la façon dont son centre s'embourgeoise, soit dans la façon dont le paysage est marqué par le marché et la consommation.

Ceux deux auteurs remarquent encore que bien que le processus brésilien d'urbanisation présente des différences significatives par rapport à celui du monde anglo-saxon et européen - où il existe déjà une tradition d'études sur la gentrification -, au Brésil aussi il se produit surtout dans les grandes villes où les changements de profil de revenu sont liés à l'éviction et au remplacement de la population locale et à des opérations urbaines de « renouvellement », de « requalification » ou de « réhabilitation ».

En fait, en Amérique latine, la notion de gentrification a différentes connotations et conséquences. Le rôle du pouvoir public est davantage significatif et déterminant du processus. La valorisation du patrimoine culturel comme un des aspects centraux de la mondialisation a galvanisé le processus de réhabilitation d'espaces historiques et culturels, dans la tentative d'insertion dans le marché mondial, favorisant le tourisme. Les cultures deviennent ainsi un élément différenciateur, de dispute et de concurrence soit pour les grands soit por les moyennes villes.

On peut dire aussi qu 'après un long processus de réduction d'investissements marqué par un scénario d'abandon et de substitution des fonctions qualifiées par des services non qualifiés, les centres historiques des villes latino-américaines ont subi les dernières décennies une tentative de changement de leur image. Le pouvoir public investit dans des projets et des politiques de requalification de ces secteurs centraux comme une stratégie pour maintenir leur identité physique, mais aussi comme moyen de participer au marché du tourisme international, option appropriée pour motiver le retour d'investissements privés. Néanmoins, la grande attente porte sur l'engagement d'investisseurs privés dans le secteur immobilier des quartiers centraux et, par conséquent, sur le réchauffement de l'économie locale.

Mais, si d'une part les processus de réhabilitation ont suivi les tendances internationales, d'autre part, l'insertion subordonnée de l'Amérique latine aux flux internationaux de capitaux les impriment de couleurs propres par rapport aux villes d'économies centrales. Un premier commentaire à faire concerne le dynamisme moins fort à l'égard des processus de réhabilitation. Deuxièmement, la réhabilitation provoque une modification des usages, mais change rarement la norme résidentielle

des secteurs touchés. En outre, le principal élément différenciateur concerne le rôle du pouvoir public en tant que conducteur de processus de réhabilitation et de gentrification.

Pour leur plupart, les cas de gentrification ou de réhabilitation dans des secteurs détériorés de centres-villes brésiliens font l'objet de projets tournés vers le tourisme et la consommation pour attirer les couches moyennes locales. La majorité des incitations viennent principalement d'investissements publics et privés lesquels cherchent à élargir le marché touristique, il y a une faible quantité de projets de logement, au moins en ce qui concerne la réhabilitation des batîments pour la classe moyenne.

En fait, au Brésil, les principaux cas de réhabilitation de centres historiques ont commencé quand ces lieux avaient été inscrits comme patrimoine national ou patrimoine de l'humanité. Les centres urbains brésiliens, en général, ne sont pas vide ou sans vie, présentant, au contraire, un dynamisme en ce qui concerne les activités commerciales. Cependant, ils sont fréquentement considérés décadents à cause des façades détériorées, du manque de sécurité, des problèmes d'infrastructures. La classe moyenne fréquente rarement ces lieux centraux, préférant consommer dans des centres commerciaux plus éloignés du centre-ville. Par conséquent, les phénomènes de réhabilitation et de gentrification au Brésil sont très souvent confondus car bien que les centres urbains brésiliens réhabilités n'aient pas leur population locale remplacée par une autre plus aisée, ces espaces deviennent lieu de tourisme et, quelquefois, lieu de consommation pour la classe moyenne qui continue à y habiter dans d'autres secteurs.

La classe moyenne brésiliènne, difficilement occupera ces espaces centraux urbains sauf quelques catégories professionnelles et quelques groupes déjà identifiés, par exemple, dans notre recherche récente sur le Programme « Moradouro » de la Mairie de João Pessoa : on a identifié, parmi 137 inscrits pour occuper 07 batîments qui sont en train d'être réhabilités, des groupes ou des individus associés à de categories et trajectoires de vie spécifiques comme des artistes (surtout des artistes plastiques, des musiciens), des couples sans enfants, des individus au début de leurs carrières professionnelles (professeurs de niveau élémentaire et intermédiaire, petits commerçants informels, entre autres), qui ont pour caractéristique marquante

surtout le capital culturel et symbolique (Dossiers du Secrétariat Municipal d'Habitation Sociale de la Mairie de João Pessoa du 24 juillet 2007).

La population déshéritée, en règle générale, qui habite les quartiers réhabilités ou dans les alentours est déplacée vers d'autres secteurs périphériques soit officiellement, soit de façon informelle. Malgré ce déplacement, les nouveaux espaces vidés passent à être des locaux commerciaux et non résidentiels. Ainsi qu'à Recife, les prostituées et d'autres figures locales des quartiers centraux ont été enlevées pour ouvrir les espaces pour un éventail d'investissements de nouveaux restaurants, de bars etc.. Le même phénomène s'était produit dans le Pelourinho à Salvador où un secteur considéré décadent et dangereux avait été réhabilité non pas dans le but de maintenir la culture locale, mais de la remplacer par des structures de consommation et de loisir pour les touristes. Ces sont deux cas clairs de gentrification, considerés les plus classiques parmi les cas brésiliens, dont une population avait été littéralement déplacée pour accommoder les volontés d'investisseurs publics et privés.

Je souligne aussi, dans les cas brésiliens, des exemples d'autres villes, normalement ignorées quand il s'agit de gentrification ou de réhabilitation, au contraire de Salvador, São Paulo, Rio de Janeiro et Recife considérées des exemples « classiques » du Brésil. C'est le cas des villes telles que João Pessoa, Vitória, Fortaleza et São Luís qui ont fait l'objet de processus de réhabilitation et aussi de processus de valorisation de leurs centres historiques pour leur promotion à espaces de loisir. Les réhabilitations de ces villes ont eu comme grand conducteur les gouvernements de l'état et/ou municipaux, dans un effort pour fortifier l'image touristique des villes. Il faut remarquer que ce sont des cas suffisamment significatifs et exemplaires parce qu'ils indiquent de nouveaux rapports entre les acteurs impliqués, outre le fait d'avoir été conduits par différentes instances du pouvoir public. Les effets du lieu et du conjoncturel jouent donc leur rôle.

L'analyse des exemples de gentrification et de réhabilitation au Brésil indiquent une autre spécificité, parfois paradoxale si on les compare aux exemples européens ou nord-américains : il s'agit du fait que, même avec ce déplacement, ces populations peuvent souvent se (re)approprier de ces espaces, soit par des segments qui travaillent dans le commerce informel, soit par des « tribus urbaines » qui utilisent cet espace comme lieu de rencontre. Ceci peut être illustré par le cas de Recife,

étudié par Leite (2002), où, après de grands efforts de gentrification du centre historique, divers types d'espaces ont été ouverts pour accueillir plusieurs segments de la population , ou encore par le cas de João Pessoa où pendant le processus de réhabilitation Il y avait été crée des associations à but non lucratif (ONGs) et aussi la possibilité d'une mixité de populations et des appropriations différenciées, notamment de ces espaces centraux et anciens aux moments des fêtes populaires.

L'urbanisation, la transformation récentes des groupes sociaux au Brésil et la réhabilitation urbaine dans les contexte général des villes brésiliennes : la montée des villes moyennes et des classes supérieures et moyennes

Pour mieux comprendre la structure des villes et des groupes sociaux à l'intérieur du contexte urbanistique brésilien, il faut introduire quelques informations sur l'évolution démographique, l'urbanisation récente et sur les classes sociales au Brésil. À ce propos, je souligne les données des enquêtes domiciliaires (PNAD - Recherche Nationale par Échantillon de Domiciles) menées par le IBGE (Institut Brésilien de Géographie et de Statistiques). On travaille avec un concept opérationnel de classes sociales (ne travaillant pas seulement avec le revenu moyen des familles) qu'on permet de penser sur une structure professionnelle au Brésil (Quadros, 2002). On s'inspire de la façon dont Wright Mills a définit et a construit la structure professionnelle d'une économie capitaliste moderne.

On peut dire que le grand cycle d'expansion de l'urbanisation au Brésil est relativement récent. Son début s'articule avec un ensemble de changements structurels dans l'économie et dans la société brésilienne, à partir des années 1930. Il convient de rappeler que ce n'est qu'en 1970, il y a donc 38 ans, que les données censitaires ont révélé que la population urbaine au Brésil était supérieure à la population agricole. Malgré leur dimension démographique restreinte à l'époque coloniale, on ne peut pas dire que les villes ne faisaient pas encore partie du paysage social du pays. Néanmoins, la *République Vieille* (1889/1930) aurait été la période de grande expansion de l'économie du café et du premier et expressif foyer d'industrialisation à partir duquel se sont élargies les relations marchandes entre les différentes régions brésiliennes - jusqu'alors, de simples regroupements régionaux - et ont commencé à s'intensifier les migrations internes, et, principalement, les migrations internationales. Ces dernières, fortement financées par l'État, imposaient des limites à l'expansion des déplacements des populations internes, puisqu'elles se

dirigeaient, principalement aux États où l'économie s'était développée le plus, c'est-à-dire, São Paulo et Rio de Janeiro.

Ces regroupements régionaux, fondamentalement articulés autour des activités agricoles, maintenaient un système de villes polarisées, en règle générale, par les capitales des Provinces, les futures états dans l'ère Républicaine. Ces capitales centralisaient les principaux services publics, l'intermédiation commerciale et financière des principales activités économiques régionales et les services liés à l'exportation et à l'importation. En résumé, la population urbaine se distribuait par les différents systèmes régionaux de villes, notamment littoraux et fortement concentrés sur la région Sud-Est. Ce n'est qu'à partir de la République Vieille que ces archipels régionaux, où se constitueront les systèmes régionaux de villes, commencent à s'articuler, nationalement, à l'intérieur d'un processus d'intégration marchande.

Ce qui apparaît d'une manière importante dans le cas brésilien, à l'exemple d'autres pays en développement, est la vitesse du processus d'urbanisation, très supérieur à celle des pays capitalistes les plus avancés. Seulement, dans la seconde moitié du XXème siècle, la population urbaine a multiplié de 7.33 fois.

La croissance de la population urbaine atteint son sommet entre 1950 et 1980, fondamentalement dans les deux premières décennies. À partir de cette époque-là, elle commence à ralentir son rythme, bien qu'il se maintienne encore suffisamment élevé dans la décennie soixante-dix. Les taux élévés de fecondité ont eu une grande importance pour cette exceptionnelle croissance démographique. Il faut rappeler que c'est seulement à partir de la décennie 1960, que la baisse des niveaux de fécondité se produit de façon plus accentuée. Néanmoins, d'une manière générale, la croissance démographique urbaine peut être expliquée par l'intense flux migratoire rural-urbain. Seulement entre 1960 et 1980, zénith du cycle d'expansion des migrations, on estime que ces flux ont été responsables de 53.0% de la croissance de la population urbaine.

Il faut remarquer que jusqu'en 1980 l'expansion de la population urbaine marchait dans la direction d'une grande concentration de population dans les grandes villes, principalement de plus de 500.000 habitants. À cette époque-là, 57.0% de la population urbaine habitait déjà dans des villes de plus de 100.000 habitants et 35.0% dans des villes de plus de 500.000. Néanmoins, après 1980, le cycle

d'expansion commence à supposer une nouvelle norme, présentant une décélération plus accentuée de la croissance de la population urbaine et de l'évolution de son degré d'urbanisation, outre une déconcentration relative favorable à une participation plus grande des villes ayant une population entre 100.000 et 500.000 habitants qui continuent à croître plus intensément que les villes de plus de 500.000 habitants.

À partir de 1980, le processus de déconcentration relative de la population urbaine conduit, dans les agglomérations métropolitaines, à une réduction de l'importance relative de leurs villes noyaux et, en conséquence, à une augmentation des autres. Il faut cependant souligner qu'en 2000, 41% de la population urbaine brésilienne habitaient encore dans les agglomérations métropolitaines et dans les villes noyaux, une parcelle significative de la population correspondant à 24.0%, soit 33 millions d'habitants. En analysant, séparément, le noyau et les périphéries des agglomérations métropolitaines, on observe aussi une réduction dans le rythme de croissance et, dans les deux cas, un ralentissement de cette baisse dans la décennie 1990. Les périphéries continuent à grandir plus rapidement que le noyau, à un taux relativement élevé, environ 3% chaque année.

En synthèse, on peut dire que le grand cycle d'expansion de l'urbanisation présente un point d'inflexion à partir de 1980, quand :

a) Le degré d'urbanisation continue à s'accroître, mais plus lentement ;
b) Les taux de croissance de la population urbaine diminuent leur rythme de croissance accélérée et, seulement dans les années 1990, on observe un relatif ralentissement, ceci probablement en fonction de l'augmentation de l'exode agricole.

c) Il y a une relative déconcentration de la population urbaine, clairement favorable dans les villes ayant entre 100.000 et 500.000 habitants, notamment dans des villes métropolitaines qui ont été, probablement, les destinations choisies par les migrants.

d) Les Agglomérations Métropolitaines maintiennent leur grande importance, néanmoins, leur poids dans l'ensemble de la population urbaine et dans sa croissance, diminuent, probablement, en fonction de la baisse des niveaux de fecondité et de la réduction des migrations. La réduction de l'importance démographique des noyaux des agglomérations se révèle ainsi évidente. Encore dans le cadre du processus de déconcentration relative, on remarque, l'importance

considérable des villes ayant entre 100 000 et 500 000 habitants, non métropolitaines où habitaient déjà, en 2000, 17.3% des résidents des villes brésiliennes.

Selon les mêmes données de la PNAD/IBGE, dans le scénario social des années 2001, la pyramide sociale brésilienne se présente divisée en quatre grandes couches de groupes familiaux.

1 - **La couche supérieure** comprend 15.4% de la population et, excepté un contingent restreint d'entrepreneurs qui emploient plus de 10 salariés (moins de 1% de la population), elle est formée de familles de micros et de petits entrepreneurs et de la haute classe moyenne, salariée ou indépendante (tels que employés, directeurs et cadres ; occupations techniques et scientifiques de niveau supérieur ; etc.). Cette couche détient 45% du revenu déclaré aux intervieweurs du IBGE.

2 - **La couche intermédiaire** incorpore 16% de la population et se compose de petites affaires familiales urbaines (commerces et services) et de la classe moyenne intermédiaire, salariée ou indépendante (par exemple, occupations techniques et scientifiques de niveau moyen ; occupations de défense nationale et de sécurité publique ; maîtres et contremaîtres ; etc.). À son tour, cette couche concentre 18.5% du revenu total déclaré.

De cette façon, ces deux couches de la société qui apparaissent le plus représentent 31% de la population et correspondent à 53 millions de personnes qui concentrent environ 64% du revenu déclaré. Avec une certaine liberté conceptuelle, elles peuvent être considérées actuellement comme l'expression de l'élite dirigeante et sa base sociale la plus organique (petits entrepreneurs et la classe moyenne supérieure et intermédiaire).

Évidemment, la délimitation de cet univers différencié de la masse populaire n'est pas quelque chose de immuable, il est, au contraire, fortement influencé par les conjonctures nationales distinctes, soit du point de vue socio-économique ou politique. En ce sens, il y a quelques considérations à faire, par exemple, sur la polarisation de la nombreuse classe moyenne intermédiaire. Il est évident qu'elle a été aussi sérieusement touchée par la crise des années 1990. À ce propos, la croissante difficulté des secteurs moyens à maintenir « l'étalon de vie» avec un

minimum de qualité en est un exemple. Il s'agit là d'une question essentielle parce que, dans une large mesure, c'est exactement cette norme de vie qui rend leurs enfants socialement concurrents. En plus, il y a le chômage croissant, la violence et la criminalité explosives etc. qui la touchent également.

3 - **Au-dessous de ces deux couches différenciées, se trouve la vaste masse travailleuse urbaine** (ou non agricole), avec 93 millions de personnes qui représentent 55% de la population et concentrent 32% du revenu total déclaré. Elle est formée par la basse classe moyenne salariée (assistants de bureau, guichetiers et serveurs; enseignants primaires ; assistants de santé ; etc.) et par les ouvriers et d'autres travailleurs populaires, y compris les autonomes et les employés de maison. Si la délimitation sociale des couches différenciées est quelque chose de souple, la composition de cette masse populaire urbaine doit être prise seulement comme une ressource éminemment analytique, devant les évidentes fractures et les distinctions qui prédominent au sein de segments aussi diversifiés.

4 – La quatrième et dernière couche de cette tentative de stratification socio-économique a été appelé de **masse agricole**, rassemblant autour de 24 millions de personnes qui représentent 14% de la population et concentrent seulement 4.4% du revenu total déclaré. Elle est constituée par la petite agriculture familiale et les travailleurs agricoles, salariés ou non.

Ainsi se caractérise le second pôle du problème social brésilien, frère jumelé de l'exclusion qui se matérialise dans les bidonvilles, occupations et périphéries précarisées des grandes agglomérations urbaines. En ce sens, les études sur la structure sociale brésilienne dans les deux dernières décennies, marquées par la crise de la norme de développement qui, grosso modo, a caractérisé la période de 1930 à 1980, attirent l'attention sur la dimension de l'importance des entrepreneurs dans la société brésilienne - particulièrement la vaste couche de micro-entrepreneurs -, l'augmentation de la classe moyenne intermédiaire salariée et indépendante, les petites affaires familiales urbaines et sur la couche supérieure de travailleurs indépendants. Dans la conjoncture de la fin des années 1980, cette parcelle de la société constitue la base sociale la plus organique de la prédominance conservatrice dans la définition des itinéraires du pays. En fait, son influence dépasse son poids quantitatif, en fonction de diverses connexions économiques et idéologiques établies avec de vastes secteurs populaires. Cette trame de liens et de relations forme un

espace social diffus qui articule ceux qui ont réussi à accéder au niveau le plus élevé de la norme de développement marquée par l'exclusion, et ceux qui veulent y arriver dans ces mêmes conditions.

Il convient encore d'insérer une typologie des villes au Brésil (Freitag, 2003) juste pour montrer les différences entre elles, surtout dans les aspects historiques et urbanistiques. Pour cela, on parlera d'une façon assez simplifiée.

Alors, en simplifiant beaucoup, on ajoute l'idée qui est courante dans l'histoire des villages et des villes brésiliens (depuis les premiers temps de la colonisation), l'abandon des noyaux urbains ou des centre-villes par les élites locaux et l'établissement parallèle d'autres, en transférant les fonctions de l'ancien vers le nouveau. De cette façon, la ville « abandonnée » peut vivre une période de stagnation, voire être oubliée. Entre temps, la ville nouvelle, parallèle, qui commence à avoir les fonctions político-administratives, économiques et commerciales attire toutes les attentions et concentre richesse et prestige. C'est vers ces villes-là qui se dirigent les vagues migratoires. C'est dans ces villes que des traditions et des habitudes régionales (vêtement, nourriture, art, musique) sont récupérées et réinventées, dans un vrai « melting pot » des cultures.

Tenant compte de ce cadre général, je vais présenter une « typologie » des villes brésiliennes, qui permettra une analyse générale du thème de la réhabilitation des centres historiques au Brésil. Pour la construction de cette « typologie », j'utilise comme référence le texte de Freitag (2003) pour qui il est possible de distinguer cinq types de villes, en prenant comme référence leur formation historique (coloniale):

(1) **Villes historiques abandonnées**, négligencées, en ruines, « mortes ». Exemples : Alcântara dans l'état du Maranhão et São Miguel (dos 7 Povos das Missões) dans l'état du RS ;

(2) **Villes historiques oubliées**, qui, dans une espèce de « Rêve de la Belle Endormie », survivent sans être touchées par les intempéries du temps et en marge de la furie moderniste. Leur beauté et originalité sont revalorisées au Brésil dans la seconde moitié du XXème siècle. Exemples : Parati, Tiradentes, Olinda.

(3) **Villes historiques** (dans leur origine), généralement construites pendant la période coloniale, assiégées, envahies, détruites et revitalisées par la modernité, en prenant comme critères l'hygiène sociale (Oswaldo Cruz et Pereira Passos), l'embellissement (Camilo Sitte) et la fonctionnalité (Haussmann). Ayant eu pour base ces critères, les villes de ce type ont été adaptées à la circulation moderne (tramway, automobile, hélicoptère), assainies (assainissement d'eau, installation d'égout, d'énergie, de téléphone) et pour une utilisation plus économique du sol, verticalisées. De cette façon, elles ont été transformées et les centres urbains ont perdu leur caractéristique, devenant chaotiques, peu hospitaliers, pollués, encombrés. Leurs noyaux historiques ont généralement changé sous pression des spéculateurs de terrains, des ingénieurs civils, des architectes modernes et post-modernes. Exemples : Salvador, Recife, Fortaleza, Rio de Janeiro, São Paulo, Porto Alegre, Curitiba, João Pessoa, entre autres.

(4) **Villes sans histoire**, projetées pour des territoires vides, par des architectes et des urbanistes engagés avec la Lettre d'Athènes et la politique de la terre rasée. Il s'agit de villes « jeunes », sans passé historique qui ont parfois des originalités. Dans ces types de ville, les idéalisateurs appliquent des techniques et des matériaux de construction nouveaux. Au contraire des villes utopiques, ces villes sans histoire ont été concrétisées, en « sortant du papier » et devenant réelles dans l'espace urbain. Ces types de ville sont nombreux au Brésil. Les exemples les plus connus sont : Belo Horizonte, Goiânia, Brasília, Marília, Londrina.

(5) Et les **Villes utopiques** qui, au contraire des villes sans histoire, sont des villes qui ne sont pas « sorties du papier », ne devenant donc pas réelles. Elles ont été conçues par des architectes « fous », badins, sculpteurs, rêveurs. Exemples : Les projets d'urbanisme de Le Corbusier pour le Centre de Rio de Janeiro, de São Paulo, de Buenos Ayres et de Montevideo, entre beaucoup d'autres exemples, et d'auteurs utopiques dans l'ascendance de Charles Fourier, Owen et tant d'autres.

Je ne parlerai que sur deux types de villes. Celles qui représentent les villes coloniales oubliées, mais préservées par l'oubli, et les villes historiques modernes qui ont un passé et le noyau historique menacé ou pratiquement oublié. Je vais consacrer quelques réflexions à chacun des types de ville, en faisant références surtout à ces villes dont les débats sur les projets de « conservation » et de « réhabilitation » j'ai eu l'occasion d'accompagner et d'autres qui ont été déjà

beaucoup étudiées par des collègues architectes, urbanistes et sociologues brésiliens.

Les villes historiques coloniales, qui se sont réveillées du long sommeil de la Belle Endormie comme Parati, Olinda, Ouro Preto, Mariana, Sabará, Congonhas, Diamantina et Tiradentes, pour n'en citer que quelques-unes, étaient pour la plupart, des villes où il y avait de l'or, minéral hautement ambitionné au XVIIIème Siècle ou - comme Parati – qui a servi de port pour sa commercialisation et distribuition. Aventuriers, esclaves, commerçants et administrateurs de la Couronne Portugaise ont commencé à peupler la région de Minas Gerais où il y avait de nombreuses villes. Certaines d'entre elles ont disparu, appartenant ainsi à la première catégorie (ou typologie) ici traitée ; d'autres ont survécu, oubliées, restant en marge des grandes voies de commerce et des ports d'exportation des nouveaux produits qui faisaient la richesse du Brésil. La cause principale pour laquelle elles sont tombées en décadence avait été l'épuisement des mines d'or et d'argent ainsi que des gîtes de roches précieuses, comme des émeraudes et des tourmalines. Cependant, comme ces richesses ne se sont jamais totalement épuisées, les anciennes villes coloniales, qui ont constitué un cycle économique et ont assuré un vrai « boom » du progrès de tous les arts, sciences et de l'architecture urbaine, n'ont jamais été complètement abandonnées. Elles ont survécu « en végétant » en marge du progrès économique et technologique, jusqu'au moment où elles ont êtes découvertes pour leur belle architecture coloniale avec leurs merveilleuses églises baroques, leurs allées romantiques et leurs imposants « sobrados », comme un vrai trésor historique, une espèce de « Brésil vrai », de « Brésil profond ».

Elles ont été l'objet de protection du Patrimoine Historique National, inauguré dans le gouvernement de Vargas après 1930, par initiative du Ministre Gustavo Capanema et de ses assesseurs à l'exemple de Carlos Drumond de Andrade et de Rodrigo de Mello Franco. Soutenues par l'industrie touristique, ces villes ont été restaurées à partir des années 1940, notamment dans la deuxième moitié du XXème siècle, constituant la « poule aux oeufs d'or » pour leurs habitants, qui jusqu'alors avaient fait peu de cas de leurs valeurs, laissant leurs maisons se détériorer, livrées aux intempéries du temps et du climat austère des régions.

Leur condition de villes oubliées et/ou abandonnées, mais architecturalement bien conservées, était sans aucun doute dûe au fait que d'autres villes à la proximité

avaient assumé la responsabilité de la modernisation, laissant les vieilles villes coloniales (la majeure partie les capitales de provinces) en paix.

Mais c'est, évidemment, la planification urbaine moderne qui a construit des villes nouvelles, selon le modèle de la Lettre d'Athènes, de Bauhaus et d'autres modernistes nationaux et étrangers, et qui a assuré, involontairement, la survie de villes comme Ouro Preto et Mariana auxquelles Belo Horizonte sert de capitale de référence. Aujourd'hui, presque toutes ces villes historiques sont de grandes attractions touristiques, des centres de conservation et vente de l'artisanat populaire, et, dans quelques cas, le scénario de films qui cherchent à reconstituer le temps colonial, les conflits entre seigneurs et esclaves, des conflits politiques, et des insurrections contre l'hégémonie de la couronne portugaise, entre autres sujets. C'est le cas de Tiradentes que la TV Globo a transformée en Cine Cità où ont déjà été tournés « le Garçon Foufou », « Alves et Cie. », « Les joyeuses femmes de Windsor » une adaptation de la pièce de Shakespeare, entre autres.

Ces villes ont découvert une vocation historique. Elles ne sont pas des musées. Au contraire, ce sont des villes coloniales brésiliennes d'autrefois, qui ont trouvé un filon économique nouveau (le tourisme) qui leur permet de survivre.

Les villes d'origine historique, assiégées par la modernité et menacées de perte totale ou partielle de leur patrimoine historique comme Salvador, Fortaleza, Recife, João Pessoa, Rio de Janeiro entre beaucoup d'autres villes grandes et moyennes, ont fait de grands efforts pour sauver le patrimoine colonial et revitaliser certains secteurs urbains où il y a des immeubles à valeur historique. Rarement - comme c'est le cas du Pelourinho de Salvador, du Centre Dragon de la Mer d'Art et de Culture à Fortaleza, encadrée par des entrepôts de la rue Iracema, « le Quartier (du port) de Recife » dans la capitale de Pernambuco ou le secteur du marché central à São Luiz au Maranhão, le centre historique de João Pessoa à Paraíba – des quartiers entiers ont pu « être sauvés », revitalisés et réintegrés dans le paysage urbain, majoritairement moderne ou post-moderne, des villes brésiliennes moyennes et grandes.

Néanmoins, l'impression que l'on a, « à l'oeil nu », c'est que tous ces efforts sont isolés, qu'ils ne résultent pas d'une vision et d'une valorisation de l'ensemble de la « substance urbaine » du passé qui mérite d'être préservée non seulement dans le

présent, mais aussi pour les générations futures. Il est fort probable que la sensibilisation à la valeur intrinsèque des constructions qui témoignent des étapes de la vie et de l'histoire coloniale et impériale brésilienne se soit produite avec une, deux, voire trois décennies de retard, quand la plupart des immeubles ou l'ensemble de vieilles maisons étaient déjà délabrés ou avaient déjà été démolis, sans critères, sans pardon, sans connaissance de cause. Ce n'est pas sans raison que Pereira Passos, le maire de Rio de Janeiro en 1904, qui s'est inspiré des réformes urbaines de Haussmann à Paris, a reçu à Rio de Janeiro le surnom de « Monsieur met tout par terre » . Pour une grande partie des réformes et de l'urbanisation des centres urbains brésiliens qui avaient un héritage historique sous forme de patês de maisons, parcs, front de mer, immeubles publics et privés, les critères allégués pour « mettre tout par terre » étaient, généralement hygiéniques. En fait, ils cachaient les intérêts individuels, politiques et économiques.

Cela a marqué profondément la face des capitales et des villes brésiliennes modernes et modernisées. Et en ce sens, elles ont beaucoup de points communs avec les villes européennes « blessées » de la première et de la deuxième Guerre mondiale. Malgré le fait de ne pas avoir été touchées par des bombardements aériens ou d'avoir été prises par des troupes ennemies comme dans le cas de Stalingrad, Berlin, Hambourg, Dresden, Londres, les villes brésiliennes semblent avoir subi des guerres, ayant été « blessées », « démolies » et reconstruites chaotiquement, sans plan, sans prévision, sans conception.

Les villes brésiliennes assiégées et transformées par la modernité et par la post-modernité n'ont pas réussi à accueillir les pauvres, le sans-terre et le sans-toit, les indigents, les vendeurs ambulants, les enfants de la rue. Des barrières ont été créées entre les habitants cloîtrés dans des ensembles résidentiels fermés, de vraies forteresses, et les bidonvilles, les villes satellites, les habitants occupant des taudis collectif, dormant sous les ponts et sur les trottoirs. Ce sont, pour Zuenir Ventura (2002), des « villes divisées », de villes assiégées.

Réhabilitation urbaine, sociablité et gentrification au Brésil : les cas de Recife et João Pessoa

À partir de ce cadre géneral je parlerai, maintenant, de deux cas de réhabilitation et de gentrification au Brésil : Recife et João Pessoa.

Recife

En 1993, un an après le début de l'Opération Pelourinho, à Salvador, la presse nationale annonçait que c'était le tour de Recife. Un quartier de la ville, qui avait été reconstruit en 1910 selon le modèle du Paris de Haussmann, serait « revitalisé ».

Entre les mois d'avril et mai de cette année-là, les journaux diffusaient qu'un accord avait été signé avec la Fondation Roberto Marinho et la société Akzo du Brésil (Peintures Ypiranga) pour repeindre les façades du Quartier du Recife Ancien dans le cadre du Projet Couleurs de la Ville (qui, cette même année, s'initiait à Rio de Janeiro et a mis en place le Projet Couloir Culturel qui a récupéré une partie des façades de la Rue Sept de Septembre, entre 1993 et 1994), ceci constituant un des premiers résultats pratiques de la nouvelle étape de la « réhabilitation » du Quartier du Recife. Le système de partenariats avait alors été établi : l'Akzo donnerait les peintures, les propriétaires paieraient la main-d'oeuvre, la Mairie superviserait les réformes et accorderait des incitations fiscales aux propriétaires qui participaient au projet et, finalement, la Fondation Roberto Marinho (FRM) assurerait la diffusion des réformes dans le réseau national de télévision.

Le lieu choisi ne pourrait être plus significatif : le Quartier du Recife Ancien, ou simplement Quartier du Recife, a été élu comme point de départ d'un vaste processus de récupération de l'image de la ville. Borne Zéro de la ville, le Quartier était une petite île portuaire au XVIème siècle. À cet isthme se sont fixés les premiers habitants portugais. Cette petite « languette » de terre a été le noyau primitif de la ville de Recife. Aujourd'hui, néanmoins, le tracé urbain de l'ancienne ville n'est plus constitué de rues étroites et courbes, où se serraient les sobrados-cortiços. Le paysage que l'on voit n'est ni portuguais ni holandais, mais français. Plus précisément le paysage urbain français de la belle époque, avec deux longues et larges avenues qui déchirent le Quartier depuis la mer jusqu'au fleuve.

La réforme de 1910 n'a pas été un événement isolé dans le contexte de l'histoire de l'urbanisme brésilien.Elle a suivi une tendance qui a proliféré dans tout le pays, à la recherche d'une nouvelle image de la ville moderne, à travers les grandes réformes urbaines. La réforme à Recife a commencé avec les oeuvres de modernisation du

port, symbole du progrès économique et de l'insertion de Pernambuco dans l'économie internationale.

C'est dans un quartier haussmannien du Brésil que le Plan de Réhabilitation du Quartier du Recife a été mis en action à partir de 1993, ayant une justification claire : il ne s'agissait pas seulement d'une proposition de restauration du patrimoine bâti, mais de l'articulation d'une idée d'intervention urbaine sous la forme d'une longue entreprise. Consonant avec les présupposés de l'appel au *city marketing* (Vainer, 2000), le plan avait trois objectifs principaux, ayant comme base opérationnelle un ensemble de trois Secteurs d'Intervention : 1. transformer le Quartier du Recife en « centre métropolitain régional », le rendant un pôle de services modernes, de culture et de loisir ; 2. rendre le Quartier un « espace de loisir et de divertissement », en vue de générer un « espace qui promeuve la concentration de personnes dans les secteurs publics, créant ainsi un spectacle urbain » ; 3. transformer le Quartier en « centre d'attraction touristique nationale et internationale ».

Ces objectifs signalaient, dès le début, combien la proposition de revitalisation était tournée vers l'accroissement de l'économie locale, l'intention étant de transformer le Quartier du Recife en complexe mixte de consommation et de loisir. La notion d'un espace de « spectacle urbain » qui caractériserait tout le plan, est également un indicateur important de la présence d'une politique de gentrification, dans la mesure où il confirme le caractère majoritairement économique des actions prévues, ainsi que le type d'utilisation attendue pour chacune d'entre elles, à partir de redéfinitions de la notion de valeur culturelle (Menezes, 2000).

Le terme gentrification est utilisé ici dans la même acception proposée par les auteurs Harvey (1992), Zukin (1995) et Smith (1996), qui l'utilisent pour désigner des interventions urbaines comme des entreprises qui élisent certains espaces de la ville considérés des centralités et les transforment en secteurs de d'investissement public et privé. Ces changements de signification d'une localité historique transforment le patrimoine en segment du marché.

À Recife, pour rendre possible la mise en oeuvre de la proposition de « réhabilitation » urbaine, quelques « éléments structurants », ont été établis parmi lesquels : « L'économie locale à fonction centrale », « L'espace public pour réunion

et spectacle », « Le maintien et la valorisation du patrimoine environnemental et culturel » et « La récupération de l'image du Quartier ».

Ces « éléments structurants » comprenaient des aspects centraux et convergents à l'égard des politiques de gentrification de l'urbanisme d'entreprise : la construction d'une nouvelle image de la ville, à travers la valorisation des utilisations économiques du patrimoine culturel et de la spectacularisation de l'espace urbain comme forme de réactiver les flux d'investissements pour l'économie locale. Cette image, construite à travers une vision qui comprend la culture dans la perspective des résultats économiques, et la ville comme une entreprise, prévoyait la concentration de bureaux de grandes entreprises et de corporations, en renforçant, dans le Quartier, l'« image d'espace central et noble de la ville ».

En détournant les sens traditionnels de l'histoire et de la culture publique vers la sphère de la consommation, le processus de *gentrification* qui a réinventé le Quartier du Recife a modifié profondément son paysage urbain, en le transformant en une espèce de « paysage civique » dépuré (Menezes, 2002). Reconstruit comme une nouvelle centralité, le Quartier a eu sa mémoire inscrite dans son patrimoine bâti et dans la vie quotidienne des habitants le plus anciens. Les stratégies de *marketing* urbain ont assimilé l'ancien *Village des Récifs* à un *centre commercial*. Aujourd'hui, le Quartier occupe de plus en plus les espaces des récits sur la singularité du lieu pour la ville du Recife.

La construction de cette image a été ancrée, depuis le début, dans l'idée de transformation du patrimoine en marchandise culturelle et a eu, comme « acteurs » principaux les entrepreneurs locaux liés au pouvoir public. Pendant une réunion qui est devenue une borne pour la « réhabilitation » du Quartier, la phrase « l'art produit des profits » a clos une vidéo produite par la Fondation Roberto Marinho qui diffusait le succès des investissements privés dans la réhabilitation urbaine de *SoHo*, à New York. La vidéo a constitué une pièce d'ouverture du *Forum Quartier du Recife : processus de réhabilitation et panorama économique*, une espèce de convocation générale pour de bonnes affaires dans le secteur le plus convoité de la réhabilitation du patrimoine culturel de la ville. Réalisé le 2 février 1998, et promu par la mairie de la ville du Recife dans le cadre d'un partenariat avec l'Association des Entrepreneurs du Quartier du Recife - ASBAR, l'événement a réuni des entrepreneurs et des hommes politiques locaux. À l'occasion, a été célébré le

nouvel accord dans le cadre du *Projet Couleurs de la Ville*, qui comptait alors avec la participation du Programme BID/Ministère de la Culture, pour l'élargissement et la consolidation de la « réhabilitation » du Quartier. Pendant le forum, l'idée de transformation du Quartier en un *mix* (un espace miste) qui diversifierait les activités du commerce et les services, comme dans un *centre commercial,* a été largement discutée. (PCR/URB/ERBR, *Forum Quartier du Recife* , Recife, mimeo., 1998).

SoHo avait servi comme exemple d'un type d'entreprise qui avait su conjuguer restauration architecturale et « réhabilitation » urbaine, rendant le patrimoine économiquement viable. L'utilisation presque caricaturale du vieux *SoHo* n'a pas été une ressource fortuite de la compétence de la TV Globe. Malgré sa singularité, le Plan de Réhabilitation du Quartier du Recife, à l'instar d'autres villes historiques du Brésil et d'autres pays, a répété une tendance qui a proliféré dans les deux dernières décennies dont le résultat le plus visible a été une modification continuelle du paysage urbain à travers la transformation de sites historiques dégradés en secteurs de divertissement urbain et de consommation culturelle. Des secteurs anciens « marginaux » des grandes villes ont alors abrité des complexes centres de loisir avec bars, restaurants, galeries d'art et boutiques d'artisanat. Pendant le *Forum*, on a discuté les formes de gestion ainsi que le caractère typique de l'entreprise qui caractériserait les interventions urbaines dans le Quartier. Voici ce qu'a dit l' alors secrétaire de Planification de la Ville,

Je vois le quartier comme un centre commercial où il y a un espace de restauration, je vois le quartier, je vois la Rue de « Bom Jesus » qui est un succès absolu, et je vois l' espace de restauration d'un centre commercial [...] (PCR/URB/ERBR, 1998b, PP. 15-19).

Un des résultats pratiques du *Plan* a été la réforme d'une partie de son ensemble de maisons qui a transformé la place en lieu de rencontre animé, par où ont commencé à circuler des gens qui, avant, ne fréquentaient jamais l'ancien port. Stratégiquement dirigés vers les façades restaurées pour les mettre en valeur, des projecteurs renforçaient l'impression scénografique des rues dont l'impact était devenu un énorme contraste avec tout le reste du Quartier. À partir de 18 heures, la circulation était interdite dans les principales rues « revitalisées » et des barrières de sécurité en bois étaient mises en place, composant un solide projet de sécurité (public et privé) et contribuant à transformer cette partie de la ville en un artificiel *boulevard*. Peu à

peu, les rues étaient envahies par le public et les trottoirs par les tables des bars et des restaurants. On estimait que, les jours de grands événements, plus de 15 mille personnes circulaient par les rues à la recherche de loisir et de divertissement. La mairie, à l'aide des entrepreneurs locaux, a commencé à assurer une intense programmation culturelle : concerts, présentations de danse, expositions d'art dans la rue, etc.

Pendant toute l'année, diverses activités assuraient la continuité du pôle d'animation culturelle, en intégrant le Quartier à l'agenda culturel de la ville. À l'époque du carnaval et des cérémonies de la Saint-Jean, une programmation variée et intense a commencé à transformer le lieu en une des options les plus nouvelles pour le touriste qui visitait Pernambuco.

Embourgeoisé, le Quartier du Recife est devenu non seulement un espace d'énorme visibilité publique, il est devenu également un lieu de dispute vers où des personnes importantes convergeaint leurs efforts de légitimation symbolique de la différence.

La valorisation du Quartier et son classement par l'Institut du Patrimoine Historique et Artistique National - IPHAN, en 1998, avait, non seulement, légitimé le processus de *gentrification*, mais aussi consolidé une nouvelle perspective de conservation en vigueur au Brésil (Leite, 2001).

João Pessoa : mémoire et marketing

En ce qui concerne la ville de João Pessoa, étudiée par le biais d'enquêtes de terrain dans le cadre d'une thèse de doctorat en sociologie urbaine entre les années 1999 et 2002, un processus de revitalisation du centre historique a débuté en 1987 à travers l'Accord Brésil/Espagne de Coopération Internationale, mais ce n'est qu'à la fin des années 1990 qu'on a observé un mouvement plus articulé entre le pouvoir public et l'initiative privée en vue d'une revalorisation du patrimoine culturel local. Ces derniers, surtout, à travers les ressources destinées au tourisme provenant d'agents financiers internationaux tels que la Banque Interaméricaine de Développement (BID) et le Programme d'Action pour le Développement du Tourisme au Nord-Est du Brésil (Prodetur/Ne) mis en œuvre en 1992. Pour cela, un crédit spécial pour l'initiative privée désirant investir dans le secteur a été obtenu par le

gouvernement fédéral auprès de la Banque National de Dévéloppment Social (BNDES).

Cette politique de tourisme comme facteur de développement a commencé au Brésil avec la création du Plan National de Tourisme (Plantur, 1992), dont l'objectif était la diversification géographique de l'infrastructure concentrée alors au Sud et au Sud-Est. La resdistribution, associée à l'expansion d'infrastructure, de routes, d'aéroports, etc., aurait lieu à travers des pôles de développement intégrés dans de nouvelles aires.

Ainsi, je souligne dans cette présentation surtout les nouveaux usages et les sociabilités dans les espaces de loisir et de culture structurés à la période 1997-2002, caractérisés notamment par les travaux à la Place Anthenor Navarro et au Parvis de São Frei Pedro Gonçalves, par la dynamisation culturelle de ces aires publiques et par un retour des couches moyennes et de l'élite locale (étudiants, professionnels libéraux, artistes, etc) au centre ancien. Et encore par le fait que la prise de conscience de l'existence d'un « centre historique » à la ville de João Pessoa avait été intensifiée dans le contexte des fins du XXème siècle aliée aux stratégies de *marketing* touristique du pouvoir public, ayant pour modèle le « Recife Ancien » et en essayant de construire une nouvelle image de la ville pour attirer les couches plus aisées.

La requalification et les investissements dans le secteur touristique ont accéléré une stratégie pour transformer João Pessoa en ville compétitive, au sens « post-moderne », but qui a été mis en accent depuis la décénnie 1990 par les diverses gestions de l'État et de la Municipalité. En ce sens, il est à souligner encore de grandes interventions dans des aires de préservation de la ville telles que la construction d'une Station de Sciences, Culture et Arts projetée par Oscar Niemeyer à la « Ponta do Cabo Branco », le point le plus extrême de l'orient, largement diffusée par les médias comme une « ouverture des portes du monde vers la capitale de Paraíba » (Journal « Correio da Paraíba » du 9 avril 2007).

Néanmoins, il faut souligner aussi les sociabilités diversifiées à travers l'organisation de forums, des associations et organisations non-gouvernementales, ainsi que des activités de consommation, des dynamiques culturelles dans les espaces de loisir et de divertissement, des fêtes populaires, des bistrots, etc., espaces où se sont intensifiés un marketing de la ville mais aussi les possibilités d'échange, de

rapprochement et de reconnaissance des différences autour du patrimoine culturel et architectural.

Ainsi, quatre ans après le début des expériences de repercussion nationale majeure, à savoir l' « Operação Pelourinho » à Salvador et celle du « Recife Ancien », le Journal « Correio da Paraíba » du 8 mars 1997 soulignait « C'est le tour de João Pessoa » et affirmait que le pouvoir municipal voulait « répéter la prouesse de celui de Recife dont le centre historique avait été entièrement revitalisé pour l'usage et la convivialité culturelle de la communauté de Pernambuco et des millions de touristes qui s'émerveillent de la transformation effectuée ». Les nouvelles sur la revitalisation du centre historique dans les principaux journaux de la ville s'intensifiaient. Ce fait révélait l'intérêt croissant des intellectuels, de l'État, de l'opinion publique et des médias sur le thème.

On voyait se répéter à João Pessoa non seulement l'idée de repeindre les façades aux couleurs vives, mais aussi les partenariats entre des organes publics et des entreprises privées, y compris de petits entrepreneurs installés à la Place Anthenor Navarro, puisque les édifications n'avaient pas été expropriées - à peine les loyers avaient été négociés. Le système de partenariats a constitué le premier pas pour la mise en place du « Projeto de Revitalização da Praça Anthenor Navarro », marqué aussi par la tentative de recréer l'image du patrimoine historique de la ville de João Pessoa.

Ainsi, une nouvelle image et de nouveaux usages du centre historique ont été consolidés pendant la période 1997-2002. Toutes les nouvelles des journaux locaux renvoyaient à l'image de l'origine de la ville et à l'idée selon laquelle le patrimoine culturel passerait de l'abandon et des ruines à un lieu dynamique, vivant en couleurs et en effervescence culturelle. Celle-ci serait le moyen qui permettrait la transformation de ce patrimoine en nouvelle marchandise et son exploitation dans le cadre de la consommation culturelle et touristique.

Un reportage du journal *A União* du 02 novembre 1997 mettait en relief ceci :

« Le centre historique de João Pessoa subit une grande chirurgie esthétique pour récupérer le visage de l'époque où la ville commençait à croître. Des bâtiments anciens dégradés sont restaurés pour faire place à de nouvelles formes d'exploitation de la Ville Ancienne (...) Les ruines qui composent aujourd'hui le paysage urbain de la Vieille Ville feront place à des bistrots, centres culturels et

places qui, malgré la nouvelle apparence qu'ils auront, retrouveront un peu de l'architecture de João Pessoa quelques siècles avant. Mais le Projet va au-delà de la restauration des immeubles anciens et prévoit aussi la revitalisation de l'aire (...) »

On anticipait ainsi la valorisation des potentialités de l'aire comme un « centre culturel, occupant la dernière place de la route du tourisme de l'État » (Journal *O Norte*, 30.03.1997). Avant même que les travaux de la Place *Anthenor Navarro* et du *Parvis de São Frei Pedro Gonçalves* aient été conclus, la Mairie de João Pessoa, à travers la « *Fundação de Cultura de João Pessoa (FUNJOPE) »,* a réalisé le Bal des Artistes et les fêtes précédant le Carnaval, rassemblant environ deux mille cinq cents personnes au parvis de l'Église de São Frei Pedro Gonçalves. La « Passion du Christ selon l'Ange de l'Annonciation » a été mise en scène devant le parvis de l'Église de São Franciso et le « *Arraial do Varadouro »*, comprenant un concours de quadrilles, a été réalisé au parvis de l'Église de São Frei Pedro Gonçalves.

Les fêtes de la Saint-Jean, les fêtes précédant le Carnaval, les lancements de livres, des concerts, des festivals de culture populaire, l'Acte de Dieu, entre autres, illustrent les formes d'usages de ces endroits. L'ensemble des maisons réformées à la Place Anthenor Navarro l'a transformée en « lieu de rencontre » et de divertissement animé. Des politiques, des écrivains, des intellectuels, des artistes, des étudiants circulaient dans une place illuminée au son d'un brouhaha de voix et de musique (jazz, MPB, musique instrumentale), consolidant l'image scénographique de la revitalisation dont l'impact est devenu un énorme contraste social par rapport à la léthargie du reste du quartier « Varadouro » et du centre historique.

Parallèlement à cette visibilité plus grande, un processus de publicité du centre historique a été mis en oeuvre, motivé par l'intensification de la fréquentartion. Ainsi, la réhabilitation a transformé une place abandonnée et dégradée en lieu de consommation. L'image scénographique aurait marquée la place comme le centre historique de João Pessoa, « la scène » sur la Place Anthenor Navarro serait montée et démontée plusieurs fois pendant les dix dernières années et jusqu'aujourd'hui la population l'associe au centre historique. Jusqu'à présent, si l'on demande aux habitants de la ville de João Pessoa, où se trouve le centre historique de la ville, on aura comme réponse : la Place Anthenor Navarro. En ce sens, la réhabilitation a réussi et la gentrification aussi parce que la place a été réinventée comme centralité pour la consommation culturelle et touristique.

Les façades peintes aux couleurs vives composant l'ensemble urbain éclectique alentour de la place constituent, jusqu'à présent les images principales de la publicité touristique diffusée dans des catalogues de compagnies aériennes, dans des hôtels, dans les publications les plus diverses tournées vers le marketing. Bien qu'il y ait des exemples plus significatifs de ces racines ibériques dans le vaste patrimoine culturel de la ville, en termes historiques, artistiques et architectoniques comme, par exemple, les églises baroques des ordres des Franciscains, des Carmélites et des Bénédictins (XVIIème siècle), cette aire a été choisie suivant la même stratégie adoptée pour l'avenue « Bom Jesus » à Recife-PE, dans le cadre du Projet « Couleurs de la ville » articulé par la chaîne Globo de télévision à travers un partenariat public-privé.

Il faut discuter le sens de ces politiques de « revitalisation » du patrimoine culturel à la capitale de Paraíba, l'insoutenable légèreté du rapport entre mémoire et marketing lorsque les images véhiculées par les médias montrent la Place réformée, les façades peintes aux couleurs vibrantes, les monuments « vivants » renovés pour des fins culturelles et institutionnelles, une mémoire supposée collective replacée, resignifiée pour la consommation culturelle et cohabitant avec des usages qui renforcent, des fois, des ségrégations socio-spatiales d'habitants stigmatisés à cause de leur pauvreté, de la prostitution, de la précarité de l'infrastructure urbaine et qui vivent dans l'insécurité.

Toutefois, les symboles de la nouvelle vie au centre historique n'étaient pas présents seulement dans les bistrots et pendant les événements culturels diversifiés à la fin des années 1990, mais aussi dans les formes d'interactions sociales, notamment, dans les actions créées par des associations civiles à but non lucratif, en reliant patrimoine culturel, art et éducation.

En 2000, après la fin des travaux de la Place et du Parvis et face à un certain recul de la Mairie et du Gouvernement de l'État par rapport aux œuvres de revitalisation et de dynamisation culturelle, un Forum pour le développement durable du Centre Historique de João Pessoa a été organisé, à partir duquel est née l'Association « Centro Histórico Vivo – ACEHRVO » et l'atelier « Construindo o futuro », rassemblant des intellectuels, des commerçants, des résidents et quelques politiques locaux. Il a été convenu d'instituer une réunion publique hebdomadaire à l'Hôtel Globo où les principales discussions ont eu lieu et les principales décisions relatives au thème ont été prises. C'était le début de la constitution d'un espace de

revendication des commerçants e d'autres groupes de la population aux pouvoirs publics locaux. On demandait aux politiques de s'intéresser aux problèmes de l'aire et d'en assurer la continuité de la dynamisation culturelle.

En effet, les actions de l' « ACEHRVO » ainsi que les fêtes, les concerts, les festivals, etc, des activités culturelles organisées par la Mairie et par le Gouvernement de l'État de Paraíba dans les aires revitalisées caractérisaient des efforts pour transformer le « Varadouro » en un lieu où l'on pouvait avoir contact avec la culture populaire de Paraíba. Mieux encore, le lien entre le patrimoine bâti et les expressions immatérielles de la culture constituaient une tentative de replacement et d'affirmation d'une tradition à travers laquelle on cherchait à réinventer la centralité d'un espace de la ville.

Par ailleurs, les fêtes précédant le carnaval et la fête de la Saint-Jean et son concours de quadrilles rassemblaient une population plus diversifiée de la ville dans son ensemble. Pendant ces grands événéments, des milliers de gens circulaient dans le quartier, par ses ruelles, pentes, places et d'autres espaces publics de façon indistincte. Même les anciens résidents et les plus pauvres ont commencé à occuper les espaces de la Place Anthenor Navarro comme marchands ambulants, cet usage caractérisant un exemple de « contre-usage » des résidents pauvres du quartier « Varadouro » et de ses environs.

Cependant, la revitalisation du centre historique de la ville de João Pessoa n'a pas expulsé sa population résidente, peut-être même à cause de la façon lente et graduelle dont les interventions sont conduites, si l'on compare aux exemples de Recife et Salvador, bien que la *gentrification* ait déjà été identifiée par la façon dont les réformes ont eu lieu et, notamment, par les usages ultérieurs de la Place Anthenor Navarro et du Parvis de São Frei Pedro Gonçalves, dont la dynamisation culturelle a généré une image éloignée de la réalité de la population qui réside dans le quartier, en privilégiant les consommateurs des segments de l'élite locale.

Références bibliografiques

FREITAG, Barbara. (2003). A revitalização dos centros históricos das cidades brasileiras. Brasília, Mimeo.
HARVEY, David. (1992), Condição pós-moderna. São Paulo, Loyola.
LEITE, Rogério Proença. (2002), "Contra-usos e espaço público: notas sobre a construção social dos lugares na Manguetown". Revista brasileira de Ciências Sociais. Vol.17 no.49. São Paulo, June.
MELÈ, P. (1998). Patrimoine et action publique au centre des villes mexicaines. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle/Editions de l'IHEAL.

QUADROS, Waldir José de. 2002, A evolução recente das classes sociais no Brasil. Campinas, CESIT - IE/UNICAMP.

SCOCUGLIA, Jovanka Baracuhy C. (2004), *Revitalização urbana e (re) invenção do centro histórico na cidade de João Pessoa – 1987-2002.* João Pessoa: Editora Universitária.

_____ .(2004), *Cidadania e patrimônio cultural: Oficina-Escola, Projeto Folia cidadã e* ACEHRVO no centro histórico de João Pessoa. João Pessoa: Editora Universitária.

_____ .(2006), Cidadania e memória - A Oficina-escola de Revitalização do Patrimônio Cultural em João Pessoa. UNISANTOS – Universidade Católica de Santos/SP. *Revista Patrimônio: Lazer e Turismo* – ISSN 1806 - 7000X. Agosto. http://www.unisantos.br/pos/revistapatrimonio/artigos.php?cod=77.

_____.(2006), A insustentável leveza do patrimônio cultural: memória e marketing. *Revista Patrimônio: Lazer e Turismo* – ISSN 1806 - 7000X. Junho. http://www.unisantos.br/pos/revistapatrimonio/artigos.php?cod=72.

_____, (2004), Sociabilidades e usos contemporâneos do patrimônio cultural. *Arquitextos Vitruvius* 05. Texto Especial 251. Agosto. ISSN 1809-6298. http://www.vitruvius.com.br/arquitextos/arq000/esp251.asp

SCOCUGLIA, Jovanka. CHAVES, Carolina e LINS, Juliane. (2006), Percepção e memória da cidade: o Ponto de Cem Réis. *Arquitextos* 06 Texto Especial 349 – janeiro 2006. ISSN 1809-6298.
http://www.vitruvius.com.br/arquitextos/arq000/esp349.asp

SMITH, Neil. (1996), The New Urban Frontier - Gentrification and the Revanchist City; Londres : Routledge.

VENTURA, Zuenir. (2002). Cidade Partida. São Paulo : Companhia das Letras.

ZUKIN, Sharon. (1995), The cultures of cities. Cambridge, Massachussetts, Blackweell.